ARLL
4/19

VIII

ALBERT GIRAUD

LE CONCERT DANS LE MUSÉE

Prière de m'envoyer une
revision

A. G.

ÉDITIONS DE LA VIE INTELLECTUELLE. 1924

Albert Giraud

Œuvres Complètes

Le Concert dans le Musée -

Le Sang des Roses - Le

Miroir caché.

LE CONCERT DANS LE MUSÉE

ALBERT GIRAUD

LE CONCERT DANS LE MUSÉE

ÉDITIONS DE
LA VIE INTELLECTUELLE
ASSOCIATION SANS BUT LUCRATIF
32, RUE DE L'INDUSTRIE, 32
BRUXELLES
19[illegible]

DÉDICACE

A Emile Van Arenbergh.

A Louvain, la béate ville,
S'ébrouaient au siècle passé
Des rimeurs au chapeau cassé
Qui faisaient du bruit comme mille !

Leur jeune aîné, — salue, Emile ! —
M'apprit, maître jamais lassé,
Le bel art du sonnet tissé
Sur le clair métier de Banville.

C'est pourquoi je serais chagrin
Si tu n'étais pas le parrain
Des derniers enfants de ma verve.

Mais hélas! je le reconnais,
En te dédiant ces sonnets
J'offre une chouette à Minerve.

PROLOGUE

Au Lecteur

Ces sonnets je les ai composés au hasard
Pendant de sombres jours féconds en épouvantes
Pour savoir si je puis, entre mes mains ferventes
Tenir encore l'outil de Pierre de Ronsard.

Mais la Muse à présent, pour élargir son art,
Demande aux autres arts des images vivantes :
Ses huit sœurs tour à tour deviennent ses servantes;
Elle mêle à Rembrandt Michel-Ange et Mozart.

Si cette œuvre subtile, en apparence aisée,
Par ces noms glorieux n'est pas trop écrasée,
Veuille, ô lecteur ami ! méditer ce tercet :

Ce que j'écris n'est point pour la foule amusée
Mais pour des amateurs voluptueux, et c'est
Comme un concert dans une salle de Musée.

CARPACCIO

Le Message sans Paroles

Du clocher de Saint-Marc tombe l'heure lointaine.
Dans la chambre pensive, au bord du vieux canal,
Calme et pure, elle dort sur son lit virginal
Que le poids de son corps gracile creusa à peine.

Par l'étroite fenêtre ouverte sur le ciel,
Sans que le rideau tremble au vent de son passage,
Apparaît dans la nuit, comme un vivant message,
Un lys entre les doigts, Monseigneur Gabriel.

Et la vierge, à travers ses paupières baissées,
Ainsi que dans un rêve aux couleurs effacées,
Entend des yeux le mot qu'il n'a point proféré.

Puis, dépliant sans bruit ses longues plumes frêles,
L'archange, ayant rempli son office sacré,
S'envole en se signant sur la pointe des ailes.

MUSIQUE ANGLAISE

Une Gigue du temps de la Reine Bess

C'est un air anglais, gigue aux pieds rapides,
Un vieil air anglais, énergique et clair,
Que nous chante un chœur de boys intrépides
Mêlant dans leur voix l'argent et le fer.

Tommy le fredonne en armant son rifle;
Il est familier aux rameurs d'Oxford;
Depuis cinq cents ans le marin le siffle
Sur son banc de quart, au nez de la Mort.

Un Italien trouverait qu'il grince ;
Mais on le dansait à la cour du rince
Et peut-être est-il de maître [illegible]ll.

Quiconque l'entend redresse la tête
Et croit respirer parmi la tempête
Un mâle bouquet d'iode et de sel.

GIORGIONE

Le Concert

A Mlle Suzanne Linden.

Tout près du blond vitrail, dans la paix de la chambre,
Les bons musiciens d'un cœur pieux à trois
Ressuscitent par un calme soir de septembre
Un vieil air à danser d'un maître d'autrefois.

Dans l'ombre où le soleil allume des grains d'ambre
Ils chantent : l'épinette a vibré sous leurs doigts ;
Comme un bel animal dont l'échine se cambre
La viole de gambe accompagne leur voix.

Le vieil air qui nous vient d'Espagne ou d'Italie
Anime lentement la chambre recueillie :
Le vitrail au couchant épanouit ses fleurs ;

Le décor participe au rêve qui nous grise
Et survivant en moi, devant sa toile grise,
Giorgione dans un coin prépare ses couleurs.

BOTTICELLI

La Renaissance

D'un rêve morne et noir l'Homme s'est réveillé :
Le soleil paraît neuf et la terre, récente
Et la vague, comme une lèvre caressante,
Fait de tout le rivage un doux baiser mouillé.

Un long vol de ramiers plane dans l'air paisible ;
Des lueurs de chair blonde animent les roseaux
Et le vent printanier sur l'écume des eaux
Semble le rire clair d'une bouche invisible..

Elle est morte, la nuit sans grâce et sans beauté
Où le monde courbé sous le ciel redouté
Croyait l'amour coupable et la joie interdite !

Car d'un geste païen, encore un peu frileux,
Dénudant les œillets de sa gorge, Aphrodite
Pour la seconde fois a jailli des flots bleus !

DONATELLO

David

Tu n'as rien de l'enfant qui venge sa tribu
Malgré ta joue imberbe et ton geste de fête
Et ton air de frondeur qui piétine la tête
Du géant philistin ridicule et barbu !

Tu n'es point le David des Saintes Ecritures !
Chevalier par le bas et pâtre par le haut,
Tu précèdes dans l'aube, harmonieux héraut,
Le cortège éclatant des merveilles futures..

Ô splendeur de la vie ! ô volupté du sang !
Réveil inespéré du monde renaissant !
Joyeux retour d'exil de la beauté proscrite !

Souriant parmi l'or de tes cheveux flottants
Sous le chapeau de fleurs chanté par Théocrite
Tu jettes dans l'azur le cri de ce printemps !

Miraculeux retour

MONTEVERDE

Orfeo

Dans l'ombre bleue expire une plainte étouffée.
Les saules du vallon aux vagues de la mer
La redisent... On frappe aux portes de l'Enfer...
Comme la lyre est triste aux mains pâles d'Orphée !

Sur sa couche Eurydice repose : elle a clos
Les paupières... Pluton dans ses bras noirs l'emporte.
Pour l'amant plein de cris qui réclame sa morte
Monteverde trouva d'harmonieux sanglots.

Ton âme dans la foule a brûlé solitaire,
O chanteur que ton siècle a jugé trop austère !
Dors ! Mais tu renaîtras dans des siècles plus mûrs !

Car ton art pressentait toutes nos formes neuves
Et, comme l'océan est le père des fleuves,
Tu portais dans ton sein les opéras futurs !

LÉONARD DE VINCI

MONNA LISA

Ce Léonard était, créateur solitaire,
Le plus haute de toutes les âmes d'antan :
Si le ciel est sans dieux, il fut un dieu sur terre
Et s'il existe un dieu, cet homme fut Satan.

Pour chaque passion inventant un visage,
Il a pénétré l'art, la science et l'amour.
A ses yeux l'avenir est comme un paysage
Que découvre un veilleur du sommet de sa tour.

Peut-être a-t-il prévu le destin qui s'acharne
Sur les formes sans nombre où son rêve s'incarne
Et que des mille aspects de son mobile esprit

Il ne subsistera demain, pour nous séduire
Qu'un étrange portrait ~~de femme qui~~ sourit
Et dont nul d'entre nous ne comprend le sourire.

dont la bouche sourit

En nous dessinant le pli de son

BACH

Stabat Mater

A Mlle Arlette Linden.

La chanteuse se lève et chante un air d'église
Où s'épancha la foi d'un maître révéré
Et tout son être en proie au vertige sacré
Du vieux musicien subit la dure emprise.

Inoubliable appel d'une âme qui se brise,
Ah ! comme il a jailli de son cœur lacéré
Et plané sur nos fronts son cri désespéré
Vers l'arbre du calvaire où son Fils agonise !

Sous un soleil d'orage, au fond du vallon noir,
Jérusalem rougit dans les ombres du soir,
Et, tandis qu'un dernier rayon de pourpre éteinte

Ainsi qu'un doigt sanglant désigne encore la croix,
La chanteuse s'efface et n'est plus qu'une voix
Et la voix se déchire et n'est plus qu'une plainte !

RUBENS

Le Dernier Portrait

Pour sa trop jeune épouse, honneur de sa maison,
Épuisé par la vie encor plus que par l'âge,
Pierre-Paul a voulu peindre sa propre image
Dans un portrait de faste et d'arrière saison.

Mais malgré lui son art qui répugne au mensonge
De l'injure des ans n'a rien dissimulé :
La peau flasque, le teint briqueté, l'œil voilé,
Tout dénonce l'usure intime qui le ronge.

La bouche se détend comme un arc débandé ;
Des rides ont griffé le grand front dénudé
Que l'amour embrasa d'un dernier coup de foudre.

Et penché sur sa toile il scrute amèrement,
Génie à son déclin, chair prête à se dissoudre,
Son masque ravagé par Hélène Fourment.

HAYDN

La Création

C'est un génie heureux, une âme sans envie
Et qui, réalisant l'équilibre païen,
Savoure à belles dents tous les fruits de la vie
Au-delà de laquelle il ne redoute rien.

Il est le clair miroir de la nature humaine,
La conque musicale où bruit l'univers
Et la création dans son œuvre sereine
Est un drame incessant, magnifique et divers.

Son art, comme le ciel, connaît des heures sombres;
Mais s'il a, comme lui, ses rayons et ses ombres,
L'orage en éclatant endurcit sa santé

Et sa large existence est la table dressée,
Où, sablant en chantant le vin de sa pensée,
Il célèbre la joie et la fécondité.

VAN Dyck

Les Pages de la Reine

La chemise plissée à leur cou puéril,
Ils s'avancent, coiffés du feutre à plumes grises :
Leur bouche en souriant fait envie aux cerises
Et le lys du jardin jalouse leur avril.

Ils se nomment Wharton, Douglas ou Clanrazil,
Et malgré leur beauté qui prête à des méprises,
Ils vêtiront, voués aux mâles entreprises,
Des chemises d'acier dans leur âge viril.

Clanrazil

Le beau sorcier d'Anvers aux mains fines et belles
Laissa, tout en peignant trait pour trait ses modèles,
Un reflet de sa grâce à leurs fronts incertains.

Son pinceau caressant retoucha leur visage
Et son rêve se fit de ces pages lointains
Une lignée en fleur créée à son image !

REMBRANDT

Le portrait de Titus

Dans le sombre atelier, où rêve la lumière,
Sous le jour du vitrail Titus adolescent
Offre aux yeux paternels sa grâce printanière
Et Rembrandt lui sourit d'un regard caressant.

Qu'il est beau, son Titus ! Que ses lèvres sont roses !
Comme le sang léger transparaît sous la peau !
Ses pommettes en fleur font penser à deux roses
Qui s'ouvriraient sous l'ombre grise du chapeau !

Mais la Mort rôde autour de lui dans les ténèbres
Et le peintre, assailli de présages funèbres,
Voit le signe fatal au front de l'être cher.

Et regrettant la gloire ardemment poursuivie
Il songe que parmi les œuvres de sa vie
La plus fragile, hélas ! est celle de sa chair.

BENVENUTO CELLINI

Un Stylet florentin

Avec les gueux par qui sa fortune est suivie,
Ruffians lascifs drapés dans leurs souples manteaux,
Comme un loup bondissant parmi ses louveteaux
Il étonne la cour du vaincu de Pavie.

Gagnant au jeu de l'art comme au jeu de la vie,
Ses discours sont fleuris et ses actes brutaux :
Son cœur héberge tous les péchés capitaux
Sauf deux qu'il trouve laids : l'avarice et l'envie.

Un artiste pareil n'est ni grand ni petit,
Il est! Le monde est fait pour son large appétit;
Mais son œuvre survit à la fête donnée.

Que t'importe à présent la loi qu'il violait!
Oublie, en admirant le pommeau du stylet,
Que sa pointe féline était empoisonnée.

TITIEN

Femmes nues

Titien montre librement
Dans leur superbe efflorescence
Des corps qui depuis leur naissance
N'ont point connu le vêtement.

Leurs reins sont nus comme les marbres,
Nus comme l'or et la clarté,
Comme l'azur du ciel d'été,
Comme les plantes et les arbres.

En peignant d'un pinceau vermeil
Leur alcôve ouverte au soleil,
Le roi de la beauté sans rêve

A banni, par la nudité,
Les deux filles du péché d'Eve :
La pudeur et la volupté.

MICHEL-ANGE

Le Marbre inachevé

C'est un buste ployé d'esclave et de lutteur :
Michel-Ange obsédé le dégrossit à peine ;
Il porte sur son dos toute la honte humaine
Et son masque est pareil à celui du sculpteur..

Comme il se dresserait de toute sa hauteur
Et soudain en amour retournerait sa haine,
S'il entendait sonner sur Florence à la chaîne
Par la trompe de fer l'appel libérateur !

Ce géant semble issu d'un corps-à-corps farouche
Et l'on croit voir, à l'heure où le soleil se couche,
Autour du sombre bloc par le siècle ébréché,

Mécontente à la fois de l'art et de la vie,
La force qui jadis l'a dans l'ombre ébauché
Revenir en grondant rôder inassouvie !

RAPHAËL

La Femme sans nom

Elle tient une fleur : joyeuse et sérieuse,
Elle est très douce avec un grand air de fierté
Et si calme qu'elle en devient mystérieuse
Et son mystère est fait de sa sérénité.

En vain tu t'en irais, ô foule curieuse !
Chercher dans Vasari le nom qu'elle a porté !
La courbe de son front est trop harmonieuse
Et son regard trop pur pour avoir existé.

Si son œuvre de rêve est si noble et si belle,
C'est que le Sanzio ne connut qu'un modèle
Dont il recommençait sans cesse le portrait

Et que ses clairs profils de jeune homme ou de femme
Ne sont que le reflet platonique et secret
Du visage ignoré qui vivait dans son âme.

BEETHOVEN

Le Cri captif

Un soir d'orage : sur le roc, près de la mer,
Le vieux Titan, meurtri de sa chute et qui boîte
Trébuche ; la sueur coule de son front moite ;
Courbé sous la rafale il lutte avec l'éclair.

Il blasphème, vaincu par la flamme et le fer,
L'inaccessible ciel que son amour convoite ;
Mais pour son large cri sa bouche est trop étroite :
Son affreuse clameur lui reste dans la chair.

La lune à l'horizon rend la terre plus sombre;
Les chênes sous le vent font des gestes dans l'ombre;
La profonde forêt s'emplit de pâles yeux;

Quand soudain, par-dessus le bruit et le silence,
Enfin son cri captif se délivre et s'élance
Vers le calme sourire et la beauté des Dieux!

MOZART

La Romance pour Piano

O toi que Mozart jouait à la cour!
Ta grâce est profonde, ô vieille romance!...
C'est Mai qui s'achève et Juin qui commence,
Ce n'est pas la nuit, ce n'est pas le jour!

C'est après la joie, avant la souffrance,
C'est après l'absence, avant le retour,
C'est quand le désir trouble l'ignorance,
Pendant le baiser, mais avant l'amour!

C'est le jeu sacré, l'exil volontaire
D'un dieu de quinze ans qui descend sur terre
Pour sentir son cœur battre contre un cœur.

Quel est cet enfant? Nul ne le devine.
Il chante dans l'ombre et sa voix divine
Sans l'avoir connu fait croire au bonheur.

CORNEILLE DE VOS

Famille flamande

Tableau naïf qui dans le souvenir se grave :
Autour des deux époux, au foyer des aïeux,
Les enfants réunis font un groupe pieux [grave.
Et l'horloge aux poids lourds sonne une heure ample et

La chair calme, l'esprit paresseux, le cœur brave,
Comme ils sont bien, grands et petits, jeunes et vieux,
Filles et fils, les rejetons silencieux
D'une race songeuse et rebelle à l'entrave !

Ils sont vêtus de même, ils ont les mêmes traits,
Les mêmes yeux et le même visage frais
Reposant sur la blanche fraise à triple étage.

Ils n'ont jamais quitté leur cher clocher flamand ;
Serrés l'un contre l'autre, ils s'aiment tendrement
Et de s'aimer ils se ressemblent davantage.

ÉCOLE WALLONNE

En chantant du Grétry

Sous la tonnelle, un soir d'été,
Ils ont sablé, troupe matoise,
Le vin de la vigne hutoise,
Plein de malice et de gaîté.

Leur chanson à l'aile grivoise
Y trempe son bec effronté...
Au loin leur petite cité
Rêve sous sa coiffe d'ardoise.

L'un d'eux râcle du violon ;
Tous ont le bon rire wallon
Mouillé d'une larme facile ;

Et pour se dilater le cœur,
Soudain la bande entonne en chœur
Le vieux quatuor de « Lucile ».

PIETER DE HOOGH

La Chambre close

Cependant que la vie et le siècle oublieux
Précipitent le cours de leurs métamorphoses,
Ce calme intérieur, où bat le cœur des choses,
Raconte sans parler le roman des aïeux.

Tout est vieux : Les bahuts, les vases précieux
Et les rouges fauteuils que l'usure a faits roses ;
Sous sa poudre, à travers les fenêtres mi-closes,
L'or pâle du soleil lui-même semble vieux.

L'heure n'anime plus l'horloge vermoulue;
Un bouquin reste ouvert à la page relue;
Un parfum éventé flotte encore dans l'air;

Sur la boîte à bijoux rêve une flûte oisive;
Le silence est visible et la chambre pensive
Est prête à recevoir Henri de Braekeleer.

HAENDEL

L'Andante imprévu

Tes oratorios, ô vieux maître impassible!
Avec leurs vastes chœurs étagés sous le ciel
Dans leur pompe sonore érigent un autel
Au dieu vindicatif et sanglant de la Bible.

Tu le montres courbant sous sa droite terrible
L'infidèle tribu qui souillait Israël :
On entend battre l'aile noire d'Azraël;
Macchabée a brandi son épée invincible!

Quelquefois cependant de ton sein aguerri
Nous surprenons jaillir, ainsi qu'un tendre cri,
Un andante profond dont la douceur étonne :

Confidence de l'âme épanchée en secret,
Rose unique et sans prix qui seule suffirait
A fleurir le désert [illegible] et monotone.

/ cruel

LE TINTORET

Une Ébauche des Fresques de Saint-Roch

Tout ce qui bouge, vibre, éclate, éclaire et luit,
Génie intarissable, âme désordonnée,
Il l'empoigne et le mêle en sa verve effrénée :
Si l'ouragan peignait, il peindrait comme lui !

Un choc d'anges guerriers au mur fait une brèche ;
Le soleil moribond dans son sang s'est noyé ;
L'éclair se brise en deux sur le roc foudroyé ;
La Vierge au Paradis monte comme une flèche.

Sa force que jamais il ne sut maîtriser,
Dans sa course au chef-d'œuvre a l'air d'improviser
Les vieux drames de la légende et de l'histoire.

Aussi, lorsque la Mort lui vola ses pinceaux,
Le Tintoret s'en fut, je gage, au Purgatoire
Subir pendant cent ans la peine du repos.

MARC-ANTOINE CHARPENTIER

La Messe du Poète

Chez les jésuites, dans l'église du collège
Pleure au lutrin un chant austère et compassé
Et l'orgue le soutient d'un souffle si glacé
Que ses pâles tuyaux semblent couverts de neige.

Un poète vieilli que le remords assiège
Implore, plein d'horreur pour son tendre passé,
Le dieu qu'il croit avoir par son art offensé
Et rêve de brûler son œuvre sacrilège.

Parfois, jeu du démon, un beau corps trop connu
Entre l'autel et lui dresse son péché nu;
Mais dissipant l'illusion qui le fascine

Le noir *Dies Irae*, lourd d'angoisse et d'effroi,
Éclatant au jubé comme un orage froid
Courbe sous sa terreur l'âme de Jean Racine.

LŒILLET

La Sonate oubliée

A M. Alphonse Van Neste.

La viole qui chante ainsi qu'un jeune amant
Et le clavier que touche une main délicate
Ranimant de concert une vieille sonate
Ressuscitent pour moi la Belle au bois dormant.

Une phrase d'abord a vibré, grave et lente,
Puis, quand elle s'est tue, un menuet léger
Déroule son caprice à travers le verger
Au crépuscule heureux d'une fête galante.

Et l'œuvre que l'archet caresse de son crin
Le plus tendre et que l'on dirait de Couperin
Si sa fleur ne mêlait une odeur de lavande

Au parfum raffiné de l'ambre et de l'œillet
Et la grâce française à la santé flamande
Est d'un maître gantois qui se nommait Lœillet.

RAMEAU

Airs de Ballet

Les danses de Rameau qui, depuis tant d'années,
Gisent, les yeux fermés, au clavecin dormant,
S'évadant sous mes doigts du magique instrument
Surgissent devant moi dans leurs robes fanées.

La houlette à la main, d'aurore enrubannées,
Vers l'amante pâmée elles mènent l'amant
Puis le dieu de Paphos dans un embrasement
Bénit en voltigeant leurs grâces surannées.

Les muguets de ce temps, s'ils craignaient de souffrir,
Savaient pourtant aimer et se battre et mourir
Sans prendre au sérieux leur fragile existence !

Au siècle de Vestris la vie est un ballet
Supérieur au drame absurde et comme elle est
Trop légère pour qu'on la déclame, on la danse !

WATTEAU

L'Embarquement pour ailleurs

Dans un parc qui ressemble à leurs désirs légers,
Vêtus d'habits de la couleur de leurs pensées,
Glissent, doux menuet d'ombres entrelacées,
Gilles et grands seigneurs, marquises et bergers.

Le soir rose qui tremble au pli de leur sourire
Avive par moments le coin de leur regard :
Ils gagnent, savourant la fièvre du départ,
La rive où les attend, voile d'or, leur navire.

Ils montrent de la main l'esquif mystérieux,
Et jamais cependant ils ne verront des yeux
L'île de leur caprice et de leur fantaisie :

Ils ne vont pas plus loin que leur geste charmant,
Car pour leur tendre cœur toute la poésie
De l'amoureux voyage est dans l'embarquement.

GLUCK

Le Sommeil de Renaud

Sous les chênes penchés qui lui font un berceau
Le chevalier Renaud, fatigué par la lutte,
Repose et le zéphyr l'évente et quelle flûte
Serait plus douce que l'eau vive du ruisseau?

Le crépuscule vert de la forêt perfide
Lui verse un long sommeil plein de songes heureux
Quand tout à coup dans l'ombre avec un rire affreux
Vers le guerrier bondit, l'épée au poing, Armide.

Le héros va mourir... Le jardin enchanté
Prépare à son trépas un lit de volupté :
Des ramiers rengorgés roucoulent sur un arbre...

Mais, ressentant soudain l'amour qu'elle ignorait,
Armide pousse un cri de femme et l'on dirait
Qu'un tendre flot de lait jaillit d'un sein de marbre!

PICCINI

Vocalises

L'œuvre de Piccini, dont la pauvre musique
Au temps de Gluck déjà paraissait démodée,
A force de ~~vi~~llir devenant moins ridée, / vieil
A pour nous je ne sais quelle grâce archaïque.

Puisant dans le mensonge une étrange ironie,
Son chant suave et sa mourante vocalise
D'une sombre Circé font une Cydalise ;
L'ariette se rit du drame qu'elle nie.

Le sang qu'on verse a l'air d'un vin joyeux qui mousse;
Tout, jusqu'à : « Tuez-le ! » se dit d'une voix douce;
Sur un temps de gavotte un tyran plein de morgue

Murmure à sa victime une phrase mignarde;
L'héroïne, le trille aux lèvres, se poignarde
Et son dernier soupir est un brillant point d'orgue!

VÉLASQUEZ

Le Lever de l'Infant

Son père en l'étouffant aurait fait œuvre pie :
Le crâne en pointe écrase un cou débile et long;
La mâchoire est pareille au bas d'un violon;
Nulle flamme ne luit dans la face assoupie.

On le serre dans un corset qui l'estropie;
Sa chair blafarde et grise a des teintes de plomb;
Et ses pâles yeux bleus de lymphatique blond
Semblent deux bleuets morts au fond d'une eau croupie.

Mais le peintre cruel et fidèle a laissé
Une ombre de grandesse à cet infant glacé
Qui va porter le sceptre et le globe du monde.

Et sous l'ardent reflet du rouge baldaquin
Notre rêve croit voir pendant une seconde
L'impérieux et dur profil de Charles-Quint.

MUSIQUE ARABE

La Chanson de Dario

Dario, ~~le~~ beau ~~soir~~ d'automne,
Chante ~~afin de~~ tromper son exil,
Une vieille chanson monotone
Qui fut jeune au temps de Boabdil.

Sous ses doigts la guitare qui ronfle
Porte un monde défunt dans son creux :
On dirait que son manche se gonfle
Comme un cou de ramier amoureux !

Le jardin et sa paix vespérale
Font plus douce la voix gutturale,
Plus poignante sa morne douleur.

Et ta plainte, ô guitare! est pareille
Au murmure attardé d'une abeille
Qui partout cherche en vain une fleur.

CIMAROSA

Les Doux Regrets

Ce que don Juan dit dans l'ombre à Zerline
Pour préparer un amoureux larcin,
En chevrotant la viole câline
Le dit tout bas au frêle clavecin.

Ce qu'à don Juan tremblante dit Zerline,
Dont le cœur bat et soulève le sein,
A la viole énervante et câline
Est murmuré par le clair clavecin :

« Si je cédais, Monseigneur! sur mon âme
— A soupiré Zerline qui se pâme —
Jusqu'à la mort je le regretterais ! »

Mais le trompeur de sa voix tentatrice
Reprend : « Demande à ta vieille nourrice
Combien sont doux de semblables regrets ! »

MÉHUL

FEMME SENSIBLE !....

C'est à l'aurore de l'Empire :
Loin du canon qui va grondant
Dans tous les salons on soupire
La romance d'Ariodant.

Joséphine à son entourage
La chante d'un air langoureux :
« Entendez-vous le doux ramage
Des oiseaux célébrant leurs feux? »

Rois de demain, reines futures
Charmés par ses fioritures
L'aiment jusqu'à la pâmoison

Et ~~la ligne de la~~ cantilène l'amoureuse
Se mêle à votre fraîche haleine,
O roses de la Malmaison !

MENDELSSOHN

Sérénade vénitienne

Elles passent, bouquet païen,
Dans leur gondole, au clair de lune,
La blonde, la rousse et la brune :
Elles sont trois ! Garde-toi bien !

Car le plaisir vénitien
Coûte sur la folle lagune
Quand on l'achète une fortune,
Encor plus cher, s'il est pour rien !

Violons et voix, leur musique
Laisse en ta nuit mélancolique
Un sillage brun, roux et blond

Et la barque qui les emporte
A l'ombre des ponts, sur l'eau morte,
Semble elle-même un violon !

GOYA

L'Odeur du Sang

Au Marquis de Villalobar.

Goya y Lucientes, peintre caballero,
Jette à coups de couteau, de cuiller, de truelle
Sur sa toile une Espagne érotique et cruelle
Dont la beauté sinistre eût surpris Figaro :

Sorcières au sein flasque autour d'un brasero ;
Rencontres d'amants fous dans l'ombre sensuelle ;
Guerres dans la sierra, rixes dans la ruelle ;
Flammes d'autodafé ; grimaces de garrot ;

Chevaux cabrés en proie au taureau qui voit rouge ;
Fille aux sombres cheveux qui, sur le seuil d'un bouge,
Comme une rose jaune attire le passant ;

Et quoi qu'il peigne, jeux, combats, stupres, supplices,
Il nous fait respirer avec d'âcres délices
Sous le soleil de plomb la chaude odeur du sang.

WEBER

Obéron

Weber ! Introduis-nous dans ton sonore empire,
Plein d'un frémissement de feuillage mouillé,
Où, dans la claire nuit, se joue un drame ailé,
Toi qui sous Wieland a retrouvé Shakspeare !

La lune, au son du cor enchanté qui soupire,
Est comme un puits d'argent dans le ciel étoilé ;
Au bord des pâles eaux, sur le gazon foulé,
Une virginité mystérieuse expire.

Habillés d'un rayon, des êtres singuliers
Se poursuivent par jeu de halliers en halliers ;
Le cor exhale au loin son appel qu'il prolonge.

Et jusqu'à l'heure où l'aube entr'ouvre ses yeux gris,
Du magique univers émane comme un songe,
La palpitation du monde des esprits.

EPILOGUE

Au Lecteur

Le concert est fini : dans leurs boîtes funèbres
Les violons sont étendus silencieux !
Et l'ombre qui descend sur les toiles célèbres
De sa cendre a couvert le plaisir de mes yeux.

Le soir tombe : l'huissier qui va fermer les portes
Ignore quel trésor en secret amassé
Les tableaux assombris et les musiques mortes
Pour jamais dans mon cœur nostalgique ont laissé !

J'en ai fait ces sonnets, et, si quelqu'Aristarque
En scrutant leur travail, de ci, de là remarque
Un vers voluptueux et librement scandé,

Je n'en concevrai pas un orgueil chimérique,
Mais je serai payé de ma peine lyrique
Et j'aurai plus reçu que je n'ai demandé.

Léonard dans le Matin

Table des Matières

87

	Pages
Dédicace : A Emile Van Arenbergh	5
Prologue : Au Lecteur	7
Giorgione : Le Concert	9
Carpaccio : Le Message sans Paroles.	11
Musique Anglaise : Une Gigue du temps de la Reine Bess.	13
Botticelli : La Renaissance	15
Donatello : David	17
Monteverde : Orfeo	19
Léonard de Vinci : Mona Lisa	21
Bach : Stabat Mater	23
Rubens : Le Dernier Portrait	25
Haydn : La Création	27
Van Dyck : Les Pages de la Reine	29
Rembrandt : Le Portrait de Titus.	31
Benvenuto Cellini : Un Stylet Florentin	33
Titien : Femmes nues.	35
Michel-Ange : Le Marbre inachevé.	37
Raphaël : La Femme sans nom.	39
Beethoven : Le Cri captif	41
Mozart : La Romance pour Piano	43
Corneille De Vos : Famille flamande	45
Ecole Wallonne : En chantant du Grétry	47
Pieter De Hoogh : La Chambre close	49
Haendel : L'Andante imprévu	51
Le Tintoret : Une Ebauche des Fresques de Saint-Roch	53
Marc-Antoine Charpentier : La Messe du Poêle.	55
Lorillet : La Sonate oubliée	57
Rameau : Airs de Ballet	59

Watteau : L'Embarquement pour ailleurs 61
Gluck : Le Sommeil de Renaud 63
Piccini : Vocalises 65
Velasquez : Le Lever de l'Infant 67
Musique Arabe : La Chanson de Dario 69
Cimarosa : Les Doux Regrets 71
Méhul : Femme sensible !... 73
Mendelssohn : Sérénade vénitienne 75
Goya : L'Odeur du Sang 77
Weber : Obéron 79
Epilogue : Au Lecteur. 81

482

83

Le Sang des Roses

Le Adieu
La Bienfaitrice
L'Apparition
La Voix perdue
Clair de Lune
Floréal
Automne
Orgueil
A une enfant
Rencontre
Sommeil
Quand tu liras ces vers
Reconnaissance
Prédiction
Matin d'Eté
Orientale
Appel crépusculaire
La Peur du voyage
Variations sur un vieil air

ACADÉMIE ROYALE DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES BELGIQUE

Poèmes anciens et nouveaux

84

Le miroir
La fausse absence
La vraie absence
La lune sur les roses
Les Viles
Nuit de province
Le portrait de Philippe Wharton
La mort de la Vie Jean

Le Miroir caché

~~Le Sang des Roses~~